

CHOQUETTE, Robert, *La foi gardienne de la langue en Ontario, 1900-1950*. Montréal Éditions Bellarmin, 1987. 282 p. 24,00 \$

Guy LaPerrière

Volume 41, Number 4, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304631ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304631ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

LaPerrière, G. (1988). Review of [CHOQUETTE, Robert, *La foi gardienne de la langue en Ontario, 1900-1950*. Montréal Éditions Bellarmin, 1987. 282 p. 24,00 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(4), 620-621. <https://doi.org/10.7202/304631ar>

CHOQUETTE, Robert, *La foi gardienne de la langue en Ontario, 1900-1950*. Montréal Éditions Bellarmin, 1987. 282 p. 24,00\$

Le titre du dernier livre de Robert Choquette ne laisse pas d'intriguer: il inverse l'adage bien connu des nationalistes: «la langue gardienne de la foi». Relatant les conflits ethno-linguistiques qui ont opposé les Canadiens français aux catholiques irlandais, l'auteur s'en explique ainsi en conclusion: «Tant les Canadiens français que les Canadiens irlandais font de leur foi la gardienne de leur langue car, en définitive, c'est cette dernière qui a le plus d'importance.» (p. 267) Remarquons que c'est exactement le sens que Bourassa et ses épigones donnaient à l'adage traditionnel, et qu'il n'y avait aucune raison d'en bouleverser l'ordre. Ce livre est le troisième d'une trilogie sur l'histoire de l'Ontario français. Après une thèse publiée en anglais (1975) et en français (1977) sur les batailles linguistiques des années 1900-1927 (*Langue et religion...*) et une histoire de *L'Église catholique dans l'Ontario français du dix-neuvième siècle* (1984), voici un ouvrage qui décrit les luttes des Franco-Ontariens entre 1900 et 1950, en trois parties: l'Église, l'École et «la cause».

On devine immédiatement le problème de l'auteur: ne pas répéter son livre de 1975, qui traitait à fond des querelles autour de l'Université d'Ottawa (1901-1908), de la fondation de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario en 1910, des agissements de Mgr Fallon à London (1909-1919) et du Règlement 17 (1912-1927). Il a relevé ce défi mais, ce faisant, le présent livre manque d'unité et ne sert en fait que de complément aux deux précédents. Par lui-même, il est très incomplet sur l'histoire nationale et religieuse des Franco-Ontariens entre 1900 et 1950.

La première partie, «L'Église», prend la suite du livre de 1984 sur le 19^e siècle et présente l'épiscopat — et seulement lui — de la province selon les positions de chaque évêque sur le français. Deux groupes se dessinent chez les anglophones: les modérés, conciliateurs, plutôt écossais (N. McNeil, C. H. Gauthier), et les fanatiques, intransigeants, tous irlandais (Fallon, Scollard, Dignan). Les ensembles géographiques (est, nord, sud) sont bien marqués — on aurait beaucoup apprécié l'une ou l'autre carte — mais cette partie est désespérément ecclésiastique.

La deuxième partie, «L'École», décrit les conflits entourant les écoles bilingues et, ici, on doit dire que l'auteur est particulièrement habile à démêler écoles publiques et écoles séparées, écoles anglaises et écoles bilingues. Dans le réseau d'écoles séparées (i. e. catholiques) qu'ils partageaient avec les Irlandais, les Franco-Ontariens se battaient pour maintenir ou établir des écoles bilingues, i. e. où une place serait faite à l'enseignement du français. C'est ce que niait le Règlement 17, contre lequel fut menée une bataille, victorieuse en 1927. Le conflit entre Irlandais et Canadiens français fut tout aussi vigoureux à l'Université d'Ottawa et aboutit au départ des Irlandais avec la fondation du Collège St. Patrick en 1929.

La troisième partie, sur «la cause» franco-ontarienne, est sans doute plus neuve. Choquette y montre qu'après la victoire de 1927, les Franco-Ontariens se divisent en deux camps: l'un, majoritaire, veut la bonne entente et la conciliation; l'autre, regroupant les anciens leaders, veut poursuivre la lutte et se retrouve dans l'Ordre de Jacques Cartier, né à Ottawa en 1926, et qui exercera une influence de contrôle considérable sur les sociétés canadiennes-françaises,

même au Québec, jusqu'à la fin des années 1950. Les lecteurs rebutés par le long livre de Laliberté (1983) liront avec bonheur le court chapitre de Choquette sur l'OJC qui donne tout l'essentiel. L'auteur affirme aussi que dans la lutte franco-ontarienne, les laïcs ont progressivement pris le relais des clercs. On s'étonne cependant que dans sa galerie de chefs (chapitre 7) ne figure pas le sénateur Philippe Landry, à côté des Belcourt, Genest, Hurtubise *et al.*

On pourrait arrêter là le compte rendu, mais il faut, me semble-t-il, dire quelque chose de la manière dont Robert Choquette écrit l'histoire. Bien familier des sources — des centaines de renvois ornent le bas des pages —, il raconte de manière fort vivante, dans un vocabulaire direct et facile d'accès. La faiblesse est du côté de l'analyse. Choquette ne dépasse guère le témoignage lui-même et donne comme conclusion ce qui ressort au premier degré des textes: les évêques prennent position selon leur appartenance linguistique, les Franco-Ontariens ont fait preuve de «détermination» et de «persévérance dans la justice de leur cause», «l'Église canadienne-française» (on identifie Église et évêques) appuyait les militants nationalistes. Une analyse qui s'inspirerait des sciences sociales cède ici le pas à l'admiration: «Nous ne pouvons qu'admirer la persévérance de ces chefs franco-ontariens qui ont tenu le coup, contre vents et marées, pendant plus d'un demi-siècle.» (p. 267) Cela vous ravigote le nationalisme, mais ne fait guère avancer la science. En somme, Choquette présente les sources de manière ordonnée et vivante, mais ne cherche pas à les dépasser, à les analyser. C'est ce qui explique qu'il tienne si peu compte de l'historiographie existante, qu'il ne cite que de manière générale, à quelques exceptions près.

Ses livres, et particulièrement celui-ci, manquent donc d'unité et contiennent d'importantes lacunes si les sources consultées sont silencieuses. Ainsi, on ne parle pratiquement pas, dans ce livre, comme tels, de l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario (l'ACFEO) ou du journal *Le Droit*, qui ne semble même pas avoir été dépouillé... Par contre, l'évolution de la presse catholique anglaise est décrite au long, avec l'enlèvement de la soeur Mary Basil (1916-1917), dans la section sur le diocèse de Kingston, alors que ces éléments, intéressants par ailleurs, n'ont rien à voir avec le sujet à l'étude.

Au total donc, le critique referme ce livre «with mixed feelings». Déçu de la faiblesse ou de l'absence d'analyse, il se réjouit par contre que les Franco-Ontariens puissent lire leur histoire écrite de manière simple et vivante, dans leur langue. Car Robert Choquette semble bien être le seul historien francophone qui s'intéresse à l'histoire des Franco-Ontariens. D'autres beaux livres restent à écrire sur ce sujet. J'en suggère trois: l'histoire des Ontariens de 1950 à 1999, date où la province sera devenue officiellement bilingue (Peterson dixit!), une histoire de l'Université d'Ottawa et une histoire du journal *Le Droit*. Voilà un beau programme!